

www.e-rara.ch

Conjectures physiques

Suite des éclaircissemens sur les conjectures physiques

Hartsoeker, Nicolas

A Amsterdam, M.DCC.XII. [1712]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 10569

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-85090>

Sixième discours. Sur l'entendement humain.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]



SIXIÈME DISCOURS.

Sur l'Entendement Humain.



ONSEIGNEUR.

ART. I.

Que notre Ame
n'est que ce qu'on
appelle *tabula rasa*
quand nous venons
de naître ; mais
que nous avons en
nous plusieurs fa-
cultez.

Que nôtre Ame
n'ait que ce qu'on
appelle *tabula rasa*,
quand nous venons
de naître ; mais
que nous ayons en
nous plusieurs fa-
cultez.

Quand nous venons de naître , l'Ame quelle qu'elle
soit , n'est que comme ce qu'on appelle *tabula rasa* , vui-
de de tous caracteres , sans idées & sans connoissances ,
de sorte qu'en cet état nous ne differons pas beaucoup
des

dès

des vegetaux, si ce n'est que nous avons en nous-mêmes certaines capacitez, facultez, ou puissances qui sont nées avec nous, & dont nous avons besoin pour la conduite de nôtre vie.

Nous avons la faculté d'appercevoir par les sens les objets qui sont hors de nous, & d'en avoir des idées, qui sont l'objet immédiat de l'Ame, & comme les images de ces objets, avec une connoissance, conscience & conviction interieure, qui nous persuadent que nous avons en nous ces idées, ce qu'on appelle *perception*.

ART. II.
Enumeration de
ces facultez.

Nous avons encore la faculté de mettre ces idées comme dans un reservoir, qu'on appelle *memoire*; de les y conserver jusques à ce que nous en ayons affaire, & de les en tirer, pour ainsi dire, pour nous les représenter dans la suite quand il nous plaît; à peu près comme si les objets qui nous les ont fournies étoient actuellement présens. Et cette action de l'Ame de tirer ainsi ces idées de la memoire s'appelle *imagination*.

De plus, nous avons la faculté d'assembler & d'augmenter ces idées par une espece d'addition, comme de les separer & de les diminuer par une espece de soustraction, & de comparer les unes avec les autres en une infinité de manieres différentes; c'est-à-dire, d'examiner quelle convenance ou disconvenance elles peuvent avoir entre elles, & de faire ainsi des operations sur ces idées, comme juger, raisonner, &c., ce qu'on appelle *penser*. Et comme nous ne faisons jamais ces operations, qu'avec une conscience & conviction interieure qui nous persuadent que nous les faisons; il est impossible que nous ne nous en appercevions, & qu'ainsi nous n'en ayons encore des idées, dont la perception ne soit aussi claire & distincte, que la perception de celles qui nous viennent par l'impression, que les objets extérieurs font sur les organes des sens.

134 SUITE DES CONJECTURES PHYSIQUES.

Ainsi, l'Ame pense premièrement des objets extérieurs qu'elle apperçoit par la *sensation*, qui est l'entrée actuelle des idées dans l'esprit, & elle pense ensuite de ses propres pensées. Dans la première action, les idées que les objets extérieurs lui fournissent par les sens, sont l'objet de ses pensées, & cette action en devient l'objet elle-même dans l'autre.

Nous avons outre cela la faculté de sentir de la douleur ou du plaisir, deux idées qui sont plus ou moins attachées à toutes nos pensées & à toutes nos actions, qui les accompagnent par tout, & qui sont absolument nécessaires pour nous pousser & déterminer à choisir, ou à éviter mille choses, selon le besoin que nous en avons pour notre conservation. Sans cela elles iroient au hasard, comme il arrive dans les songes, lorsque l'Ame est entièrement passive, & qu'elle n'a aucune direction sur les esprits animaux, par lesquels elle doit operer comme par autant d'instrumens. Et certes, qui ne voit pas que le sentiment de la douleur ne nous a été donné, que pour nous avertir sans aucune pensée & sans examen ou discussion, de prendre garde à tout ce qui pourroit nous attaquer par dehors, & nous incommoder en déreglant l'économie de notre Corps. Ainsi un trop grand froid nous cause de la douleur, aussi bien qu'un trop grand chaud, parce que l'un & l'autre la déreglent également, & détruisent le temperament qui est nécessaire à la conservation de notre vie.

Enfin, nous avons la faculté de mouvoir différentes parties de notre Corps, ou de les tenir en repos, comme il nous plaît.

ART. III.
Que ces facultez
nous sont innées
& un présent de
Dieu.

Cette faculté que nous avons de nous appercevoir des objets & d'en avoir des idées; de mettre ces idées dans la memoire, comme dans une espece de reservoir; de les y conserver jusques à ce qu'on en ait besoin; de les tirer dans la suite de la memoire, où elles étoient, comme entièrement éloignées de notre vûe, & de les représenter

senter à l'Ame, à peu près comme si les objets, qui les ont excités auparavant, étoient actuellement présens, & de faire par conséquent des opérations sur ces idées; de nous appercevoir de ces opérations & d'en avoir de nouvelles idées, pour faire là dessus de nouvelles opérations; de sentir de la douleur ou du plaisir; enfin de mouvoir différentes parties de nôtre Corps, ou de les tenir en repos comme il nous plaît; cette capacité, dis-je, cette faculté ou cette puissance (n'importe comment on l'appelle) nous est innée pour le besoin que nous en avons; c'est un présent de Dieu pour la conduite de nôtre vie. Chacun sçait par sa propre expérience qu'il a en lui ces facultez; mais comment l'Ame les exécute, c'est un mystere impenetrable, parce qu'il nous est impossible de pénétrer dans l'intime essence de l'Ame, dont nous n'avons aucune idée.

Quand l'Ame reçoit les idées des objets extérieurs, qui font impression sur les organes des sens, elle est entièrement passive, & il n'est pas même en son pouvoir de les refuser quand ces idées se présentent à elle; étant toujours inévitablement attachées aux impressions que ces objets font sur les organes des sens, non plus que de les changer, alterer ou effacer, ou d'en former qui ne sont pas entrées, ou en tout ou en partie par la porte de quelqu'un des sens. Mais quand elle commence à contempler, pour ainsi dire, avec plus ou moins d'attention, les idées qu'elle vient de recevoir par la sensation; qu'elle les met en garde dans sa memoire, comme dans son propre sein; qu'elle les en tire pour les comparer entre elles en mille manieres différentes, &c. elle est entièrement active, & il dépend d'elle de faire ces opérations, soit qu'elle ne vienne que de recevoir ces idées, soit qu'il y ait déjà du temps qu'elle les a reçues; & qu'ainsi, fouillant par maniere de dire entre les idées qu'elle a conservées & mises comme en dépôt dans sa memoire, elle choisit librement celles dont elle veut faire le sujet de ses pensées.

ART. IV.
Que l'Ame est passive quand elle reçoit les idées, mais active lorsqu'elle fait des opérations sur ces idées.

Lors-

136 SUITE DES CONJECTURES PHYSIQUES.

ART. V.
Que l'action de
l'Ame se fait tou-
jours avec une
conscience ou con-
viction interieure.

Lorsque l'Ame tire, pour ainsi dire, de sa memoire, comme de son propre sein, & ramene devant elle les idées qu'elle y avoit confiées; cette action ou operation de l'Ame, est toujours accompagnée d'une conscience ou conviction interieure, qui lui persuade qu'elle a eu auparavant ces idées; qu'elle les avoit mises comme en dépôt dans sa memoire; qu'elle les tire, pour ainsi dire, de ce reservoir, & qu'elle se les peint, comme de nouveau, après qu'elles avoient entierement disparu.

ART. VI.
Ce que c'est que
la vivacité d'es-
prit.

Ceux dont on dit, qu'ils ont beaucoup de vivacité d'esprit & d'imagination, rappellent promptement, & à point nommé leurs idées, & assemblent avec une agréable variété, celles où il y a seulement tant soit peu de ressemblance & de rapport; & c'est le propre de la jeunesse pleine de feu. Il y en a au contraire qui rappellent leurs idées avec beaucoup de peine & de lenteur, & c'est le partage ordinaire de la vieillesse. C'est stupidité & imbecilité d'esprit, s'il y a de l'excès en cela.

ART. VII.
Ce que c'est que
le jugement.

Quand nous trouvons qu'une idée, que nous venons de tirer par l'imagination de la memoire, appartient ou n'appartient pas à une autre idée, & qu'ainsi nous l'affirmons, ou la nions de cette dernière idée; cette action, ou operation de l'Ame, s'appelle *jugement* ou formation d'une proposition; si on l'exprime par des signes ou par des paroles, en sorte que le verbe *est*, exprimé ou sous entendu dans le verbe qu'on appelle actif, soit le lien dont nous nous servons pour cette affirmation ou négation.

ART. VIII.
En quoi consis-
te la netteté du
jugement.

Plus cette faculté de juger du rapport & ressemblance des idées est imparfaite, soit que cela arrive par trop de précipitation & de feu, & qu'ainsi nous ne les tenions pas assez de temps présentes à l'Ame, pour les lui faire envisager de tous côtez; soit que cela arrive par quelque défaut naturel; plus nos notions sont confuses, & plus

plus nôtre raison s'égare: car c'est à se représenter nettement les idées, à pouvoir les distinguer exactement l'une de l'autre, quand il y a seulement tant soit peu de différence entre elles, & à éviter qu'une similitude ou quelque affinité ne nous donne le change, en nous faisant prendre une idée pour une autre, que consiste cette netteté de jugement, en quoi l'on voit qu'un homme excelle au dessus d'un autre.

Comme la faculté de bien juger est plus rare que celle de bien imaginer, on ne sçauroit trop cultiver & trop affermir le jugement, afin de ne porter point des décisions téméraires & précipitées; mais le malheur est que ces facultez sont deux talens differens, qui logent rarement ensemble & sous un même toit. L'un est le propre de la jeunesse, comme je l'ai déjà dit, & l'autre est le partage de la vieillesse. Ainsi, il arrive d'ordinaire que dans le temps que l'imagination est dans sa plus grande vigueur, le jugement n'est pas encore bien formé, & que l'imagination est déjà sur son retour, lorsque nous commençons à jouir de nôtre jugement.

ART. IX.
Qu'on ne peut trop cultiver le jugement, parce que cette faculté est plus rare que celle de bien imaginer.

Il ne sera pas inutile de rapporter ici un exemple ou deux, où l'on pourra remarquer beaucoup d'imagination & peu de jugement.

Les Corps pesans tombent avec plus de vitesse vers le centre de la Terre, que ceux qui sont plus légers; & ces derniers s'en éloignent plus facilement que les autres. Ces deux idées ont fait juger faussement à Descartes, que les parties les plus subtiles du sang montoient à la tête en sortant du cœur, & que celles qui sont plus grossières prenoient une route contraire.

Le sang est un mélange d'une infinité de parties hétérogènes, qui étant poussées avec violence du cœur dans les artères, qui favorisent l'impulsion de ce viscere, vont par tout également, & ne sont démêlées que dans les glandes.

ART. X.
Quelques exemples d'une grande imagination & d'un petit jugement.

Quand on veut démêler plusieurs Corps d'une grosseur inégale, on se sert de differens cribles pour y rétissir ; & comme les glandes séparent du sang les différentes humeurs qui s'y trouvent, Descartes s'étant représenté ces deux idées, a jugé faussement qu'il y avoit une entière convenance entre elles.

Ceux qui souhaiteroient d'autres exemples semblables, n'auroient qu'à parcourir les Ecrits de ce Philosophe, il y en a pour en faire une abondante moisson.

Un autre Auteur dit que la vapeur qui sort de la main, fait envoler une Mouche que l'on veut attraper ; ne prenant pas garde que ces animaux se mettent aussi bien sur la main, quand elle est en repos, que sur d'autres Corps.

ART. XI.

Que ceux qui ont beaucoup d'imagination sont plus capables de parler que d'écrire, & au contraire ceux qui ont beaucoup de jugement.

Ceux qui ne jouissent pas de cette vivacité d'esprit & d'imagination, mais qui en recompense de cela ont beaucoup de jugement, sont plus capables d'écrire que de parler ; au lieu que les autres sont plus capables de parler que d'écrire.

Les productions des premiers sont bien souvent comme ces Tableaux de mignature, ou comme ces pieces de Cabinet, qu'on doit regarder de près ; au lieu que celles des autres ressemblent plutôt à ces Statuës élevées, qui charment de loin, mais qui étant regardées de près, choquent la vûe par leurs traits grossiers & difformes.

Et certes, on voit arriver journellement que des Sermons, qui plaisoient infiniment quand ils étoient prononcez en Chaire, deviennent exécrables sur le papier ; & qu'au contraire ceux qui n'y avoient aucune grace, en acquierent beaucoup lors qu'étant imprimez, on a tout le loisir d'en examiner de près tous les traits délicats, qui échappoient par leur éloignement & n'y servoient par consequent de rien. Il ne faut bien souvent que quelques gros traits par ci par là dans un Discours prononcé, pour frapper vivement l'esprit d'un Auditeur ;

teur ; au lieu qu'il faut beaucoup d'art & un grand fonds d'esprit pour bien écrire.

En l'un aussi bien qu'en l'autre , il faut peindre ses pensées avec les couleurs les plus vives , & tâcher d'être court autant qu'il est possible ; car puisque deux expressions différentes ne disent jamais exactement la même chose , à cause de l'imperfection des mots ; l'effet le plus ordinaire d'un amas d'idées qui reviennent à peu près à la même , est de laisser quelque doute dans l'esprit. Un Discours trop diffus est comme un Tableau chargé de trop de figures , qui y sont hors d'œuvre , ou comme une Statuë où la grande quantité de muscles & de plis ne cause que de la confusion. Il y faut seulement mettre les principaux & négliger les autres pour agir en maître.

Et certes , l'abondance de paroles obscurcit d'ordinaire la vérité , & détourne l'esprit d'un Auditeur , qui vous plante là pour songer à autre chose , quand il ne voit pas le rivage où vous voulez aborder.

Au reste , il ne faut pas qu'on dise toujours tout ce qu'on pourroit bien dire dans un Discours ; mais il faut laisser à un Lecteur le plaisir d'en deviner une partie , car le Discours est comme un mets. Le plus exquis & le plus délicieux , étant mâché & mis dans la bouche d'un friand , le dégoûteroit sans doute.

Il faut donc être court autant qu'il est possible , sans devenir pourtant obscur , & ranger par conséquent le Discours dans le meilleur ordre qu'on peut ; car l'ordre est la mère de la brièveté ; mais c'est une chose très-difficile pour ne pas dire presque impossible , puisque la brièveté & l'obscurité sont si proches voisines , qu'elles se touchent en quelque façon , & qu'ainsi l'on ne sauroit heurter à la porte de l'une , sans courir risque d'entrer chez l'autre , & de s'égarer.

Tandis que nous sommes encore incertains , si deux

ART. XII.
Qu'il faut être court aussi - bien dans un Discours prononcé , que quand on écrit ; & pourquoi.

ART. XIII.
Ce que c'est que douter , délibérer , croire , raisonner , &c.

ou plusieurs idées ont quelque rapport ou convenance entre elles, on dit que nous doutons. On dit que nous délibérons, tant que nous sommes occupés à l'examiner, pour nous tirer de l'incertitude; & que nous croyons, quand après l'avoir examiné, ou appris par des personnes dignes de foi, nous n'en sommes pas entièrement affurés, mais que pourtant nous y trouvons assez de probabilité. Quand nous avons besoin d'employer des idées moyennes, pour pouvoir juger & parvenir à la connoissance du rapport de deux idées, qui ne sçauroit être apperçû immédiatement, & qu'ainsi nous jugeons de leur convenance ou disconvenance par l'entremise de ces idées; nous appellons cela faire une démonstration ou raisonner. Ainsi imaginer, affirmer, nier, douter, délibérer, croire, raisonner, &c. ne sont que différentes actions ou opérations de l'Ame, & différentes manières de penser.

ART. XIV.
Ce que c'est que
la volonté.

Quand nous sommes poussés à choisir quelque chose, ou à la rejeter pour nôtre conservation, le grand & l'inséparable motif de toutes nos pensées & de toutes nos actions; on dit que nous voulons, ou que nous ne voulons pas; de sorte que la volonté est l'action de l'Ame, par laquelle nous choisissons le bien & fuyons le mal: & elle ne s'étend pas plus loin, ni à aucune autre action de l'Ame. Car lorsque l'Ame a jugé d'une chose; c'est-à-dire, qu'elle en a pesé, pour ainsi dire, ou du moins qu'elle croit en avoir pesé tout le bien d'un côté & tout le mal de l'autre côté, & se l'est représentée comme désirable ou non; elle vient ensuite pour la choisir ou pour la rejeter, & s'y trompe bien souvent, sçavoir lorsqu'elle a fait un faux jugement & qu'elle s'est méconnée, en quoi seul consiste l'erreur.

L'action de vouloir ou la volition, n'est donc autre chose que la résolution que nous prenons en nous-mêmes d'agir, après que nôtre jugement nous y a déterminés & poussés pour ainsi dire; & en ce cas nous ne sommes

mes jamais libres, mais toujours commandez par quelque raison forte ou foible; & c'est aussi pour cela que la volition, qu'on dit communement être une action de l'Ame, n'en est dans le fond qu'une véritable passion. Quand on a jugé une fois qu'une chose est meilleure qu'une autre, l'on n'est plus indifférent, on n'est plus libre.

Un Voleur de grand chemin, par exemple, sçait qu'il y a des loix par lesquelles il sera puni de mort, s'il est attrapé & convaincu d'avoir fait quelque vol. Il compare donc le bien présent qui lui peut venir du vol qu'il va faire, & qui le frappe vivement, avec la punition qui est éloignée & incertaine, & qui ne le touche par conséquent que très-legerement. Il trouve plus de bien dans l'un que de mal dans l'autre, & il est par là déterminé à voler.

Il trouve dans la suite qu'il a fait un faux jugement, parce qu'il est attrapé, convaincu du crime qu'il a commis & puni de mort; mais il auroit pû mieux juger & mieux choisir. Ainsi, pendant qu'il déliberoit s'il feroit, ou s'il ne feroit pas l'action pour laquelle il est bien justement puni, il étoit libre jusqu'au moment qu'il se déterminoit; mais quand il avoit jugé ce qui lui étoit le meilleur, il n'étoit plus indifférent, il n'étoit plus libre, puisqu'il est impossible de ne pas choisir ce qui nous paroît le meilleur; de sorte qu'à le bien examiner, il n'y a aucune liberté dans l'Homme que la liberté du jugement, dans lequel il a la puissance d'agir ou de ne pas agir, selon que son esprit se détermine à l'un ou à l'autre.

Par tout ce que je viens de dire, l'on voit aisément que la memoire nous est absolument nécessaire, puisque sans elle il nous seroit impossible d'aquerir la moindre connoissance, non pas même de lier deux idées ensemble, étant impossible que l'Ame pût tirer le conséquent

Art. XV.
Exemple.

Art. XVI.
Que la memoire nous est très-nécessaire : &c.
pourquoi.

142 SUITE DES CONJECTURES PHYSIQUES.

d'un antecédent, si elle ne se souvenoit plus de l'antécédent, lorsqu'elle devoit tirer le conséquent. Ainsi, sans la mémoire nous n'aurions pas la faculté ni de juger, ni de raisonner, ni de vouloir, &c.

ART. XVII.
Que les idées
s'échappent quel-
que fois entière-
ment de la mé-
moire.

Il arrive pourtant quelque fois que ces idées se perdent entièrement, sans qu'il en reste le moindre vestige, non plus que si elles ne s'étoient jamais présentées à l'Ame, principalement celles qui n'ont pas été bien fortement imprimées dans la mémoire, soit que la perception n'en ait pas été réitérée assez souvent, ou que nous n'y ayons pas fait assez d'attention; c'est-à-dire, que nous ne les ayons pas tenuës pendant quelque temps actuellement présentes à l'Ame, quand elles y ont été introduites, ce qui sert beaucoup à les fixer dans la mémoire. Et certes, l'Ame y fait bien souvent si peu d'attention, qu'elles n'y entrent point; de sorte qu'il semble qu'il dépende en quelque façon d'elle de les y faire entrer ou non; & c'est la raison pourquoi l'on ne se souvient pas d'ordinaire des idées qu'on a eues en songe.

ART. XVIII.
Que la mémoire
est ce qui est
le plus difficile à
comprendre.

La mémoire est assurément ce qui est le plus difficile à comprendre. On a beau dire qu'elle consiste dans les traces que les esprits animaux ont imprimées dans le Cerveau, & qu'ils vont dans la suite reveiller selon les besoins de l'esprit; on demandera toujours avec raison, comment un nombre infini de traces peuvent s'imprimer dans le Cerveau, & s'y ranger dans un si bel ordre, que presque tout ce qu'on y donne en garde par le moyen de ces traces, est rendu, pour ainsi dire, à point nommé, & dès qu'on vient à le redemander; & que ces traces ne se confondent & ne s'effacent pas par conséquent les unes les autres? De plus, quelles traces forment dans le Cerveau la lumière, les couleurs, les sons, la chaleur, le froid, les actions de l'Ame, dont nous avons des idées aussi parfaites que des objets extérieurs, &c.? quelle est la trace d'une idée négative & qui marque seu-

seulement l'absence d'un Etre ? par quelles traces l'Ame tient-elle registre du temps & de l'ordre des choses, &c. ? L'Ame sçait qu'elle a vû, entendu ou senti certaines choses, & cela suffit, n'ayant besoin ni d'images, ni de traces dans le Cerveau pour s'en souvenir. Ainsi la memoire est seulement dans l'Ame, qui est seul e qui voit, qui sçait, qui pense & qui veut. Mais comme l'on trouve par l'experience que la memoire se fortifie ou s'affoiblit, selon les differens changemens qui arrivent aux organes du Corps ; qu'une chute ou les transports d'une fièvre confondent ou effacent toutes les idées qui étoient en reserve dans la memoire, & causent par consequent un oubli universel ; qu'il y en a qui ont la memoire si foible, soit à cause du temperament de leur Corps, ou par quelque autre défaut, que les idées qui y sont mises comme en dépôt, se dissipent bien-tôt & souvent s'effacent pour toujours ; que l'Ame s'applique quelque fois à découvrir une certaine idée, qui est comme ensevelie dans la memoire, & que ces idées se présentent quelquefois comme d'elles-mêmes ; il semble qu'on en pourroit conclure avec assez de vraisemblance, que la memoire dépend absolument des organes du Corps, & que comme l'Ame sent par ces organes, elle se souvient aussi par leur moyen ; de sorte que sans ces organes l'Ame seroit incapable de penser.

Maintenant, il est aisé de voir, ce me semble, que nous ne pouvons commencer à penser, que lorsque nous commençons à combiner les idées, que les objets extérieurs nous ont fournies, & à y faire des operations ; car nous ne sçaurions penser, c'est-à-dire, faire des operations sur nos idées, avant que les sens nous en aient fourni pour être l'objet de nos pensées ; & il est aisé de voir, que nos pensées ne sçauroient se perfectionner, qu'à mesure que le nombre de nos idées s'augmente ; c'est-à-dire, à mesure que l'Ame en acquiert de nouvelles, & conserve dans sa memoire celles qu'elle a eues

ART. XIX.

Que nous ne pouvons commencer à penser que lorsque nous commençons à combiner les idées que les objets extérieurs nous ont fournies, & qu'ainsi ces idées sont le fondement de toutes nos connoissances.

aupa-

144 SUITE DES CONJECTURES PHYSIQUES.

auparavant, pour se les représenter dans l'occasion. Enfin, il est aisé de voir que nous ne pouvons penser des actions & opérations de nôtre Ame, qu'après que nous avons reçu par les sens, des idées pour être l'objet de ces opérations, & qu'ainsi ces idées sont le fondement de toutes nos connoissances.

ART. XX.
Erreur de ceux
qui demandent
par quels sens
sont entrées les
idées de la pen-
sée, &c.

Ceux-là se trompent donc, qui demandent par quels sens sont entrées les idées que nous avons, par exemple, de la pensée, puisqu'elle n'est ni lumineuse, ni colorée, ni figurée d'une certaine façon, pour nous fournir des idées par les organes de la vûë; ni douce, ni amère, pour nous fournir des idées par les organes du goût, &c. car les idées que nous avons de la pensée n'entrent pas par les sens, mais elles en tirent leur origine, puisque les pensées sont l'action de l'Ame sur ses idées, qui y sont entrées par les sens, & que sans ces idées l'Ame n'auroit jamais fait aucune action & n'auroit jamais pensé.

ART. XXI.
Qu'il est en nô-
tre pouvoir de
nous représenter
les idées si con-
fuses, qu'il nous
est impossible d'en
former aucune
pensée distincte.

Comme il est en nôtre pouvoir de nous représenter les idées que nous conservons dans la memoire, & de les rendre actuellement présentes à l'Ame, & comme devant elle quand il nous plaît; il semble qu'il soit aussi en nôtre pouvoir de ne nous représenter aucune idée, ou du moins de nous les représenter si confuses, qu'il nous est impossible d'en former aucune pensée, tant soit peu distincte, comme il arrive quand nous sommes sur le point de nous endormir, ce que chacun peut experimenter en soi. Car alors l'Ame perdant la faculté ou la capacité qu'elle a de faire des opérations sur ses idées, & perdant la direction & le commandement qu'elle a sur le cours des esprits animaux; elle devient entièrement passive & comme esclave de ces esprits, qui courent alors çà & là au hazard, à moins que nous n'ayons été de jour en proie à quelque forte & violente passion, qui nous faisant penser mille & mille fois à la même chose, leur ouvre tellement le passage, qu'ils ne sçauroient pres-
que

que prendre d'autre chemin pendant que nous dormons, & nous faire avoir d'autres songes.

Lorsque nous sommes dans un profond sommeil, je crois que nous n'avons aucune pensée ni aucun songe; & qu'ainsi l'Ame n'est ni active, parce qu'elle a perdu la faculté de faire des opérations sur ses idées, faute d'esprits animaux qu'elle doit employer comme des instrumens pour penser; ni passive, parce qu'elle ne reçoit aucune impression de ces esprits.

ART. XX.
Que nous n'avons ni pensée, ni songe, lorsque nous sommes dans un profond sommeil.

Pour ce qui est du Fœtus, il y a de l'apparence, non seulement qu'il ne pense jamais, puisqu'il ne sçauroit avoir des idées pour être l'objet de ses pensées; mais aussi qu'il ne sent jamais ni plaisir ni douleur, non plus qu'un Arbre qui croît aux Champs, & qu'il ne fait autre chose que dormir d'un profond sommeil, sans avoir aucune pensée dans sa demeure sombre, où ses yeux ne reçoivent aucune impression de la lumière, ses oreilles aucune impression du son, &c.

ART. XXI.
Que le Fœtus n'est guère plus qu'un Arbre qui croît aux Champs.

Les idées que les objets extérieurs nous fournissent par l'impression qu'ils font sur les sens, & qui sont toujours inévitablement attachées à ces impressions, sont de deux sortes. Les unes sont portées à l'Ame par un seul sens, comme celles des couleurs par la vûë; celles des sons par l'ouïe; celles des odeurs par l'odorat; celles des saveurs par le goût, & celles du chaud & du froid par l'attouchement. Les autres nous viennent par plus d'un sens, comme celles de l'existence, des nombres, de l'étendue ou de la grosseur, de la situation, de la figure, du mouvement & du repos.

ART. XXII.
Que les idées sont de deux sortes.

Il est à remarquer que toutes les idées, qui ne nous peuvent venir que par un seul sens, ne ressemblent en aucune façon à quelque chose, qui est dans les objets qui causent en nous ces idées; non plus que celles que différens caractères tracez sur du papier excitent en nous

146 SUITE DES CONJECTURES PHYSIQUES.

dès que nous les voyons, ressemblent à ces caractères; ou que celles que le son d'une Cloche produit en nous, ressemblent à ce son. Ainsi, il n'y a rien dans les objets mêmes, qui ait de la conformité avec ces idées; mais elles sont entièrement de nôtre côté, & appellées pour cette raison qualitez sensibles de ces objets. Et certes, la raison nous apprend qu'il n'y a rien dans les objets, qui soit semblable à ces qualitez sensibles qu'ils causent en nous, & qui sont dans nôtre propre Ame.

Mais les idées qui nous viennent par plus d'un sens, comme par la vûe & par l'attouchement, ressemblent parfaitement aux objets qui nous fournissent ces idées, & en sont de véritables images: Et ces objets agissent immédiatement en nous par l'un des sens, savoir par celui de l'attouchement, au lieu que les autres n'agissent en nous que par l'entremise de quelque chose, ou bien invisiblement; car nous nous appercevons des couleurs par l'entremise des rayons de lumiere; des sons par l'entremise de l'Air, &c. Ainsi, les qualitez de l'existence, des nombres, de l'étenduë ou de la grosseur, de la situation, de la figure, du mouvement & du repos sont dans les objets, soit que nous les y appercevions ou non, & elles peuvent pour cette raison être appellées réelles, originaires & premières.

ART. XXIII.
L'origine de
nos fausses idées,
& de nos erreurs.

Toutes les idées qui nous viennent par l'entremise des sens, sont donc vrayes & réelles, & comme les images des objets qu'elles représentent; mais puisque l'Ame en fait bien souvent un faux jugement, affirmant d'une idée ce qui ne lui appartient point, & niant au contraire d'elle ce qui lui appartient, & qu'elle fait ainsi de nouvelles idées absolument fausses, par la faculté & une entière liberté qu'elle a de juger de ses idées; ces fausses idées prennent d'ordinaire à la fin tellement le dessus, qu'elles étouffent en quelque façon les autres; & voilà la première source de nos erreurs.

Or

Or cela arrive d'ordinaire, de ce que par une trop grande précipitation ou autrement, nous prenons pour évident ce qui est très-obscur; & qu'ainsi, au lieu de demeurer suspendus dans le doute, nous donnons nôtre consentement aux choses dont nous n'avons aucune idée claire & distincte. La certitude n'est autre chose que la perception de la convenance ou de la disconvenance qui est entre deux idées; nous nous persuadons bien souvent que nous avons cette perception, & il n'est rien moins que cela.

Une autre source de nos erreurs est, que nous allons bien souvent au delà de nos idées; c'est-à-dire, que nous assurons d'une chose ce qu'on n'en peut tout au plus que conjecturer.

Nous allons au delà de nos idées, lors, par exemple, que nous assurons que les parcelles qui composent l'Air, l'Eau, les Sels & mille autres corps qui nous environnent, & qui agissent continuellement sur nous, sont d'une certaine figure, grandeur & arrangement.

Nous allons encore au delà de nos idées, lorsque nous assurons ce que l'Ame est en elle-même, & quelle est sa substance. Nous sçavons très-certainement qu'elle existe & qu'elle pense, & nous avons une idée claire & distincte de cette existence & de cette action; mais nous ne connoissons point quel est le Sujet, & quel est le fond, auquel les pensées sont inhérentes; car comme nous avons besoin d'idées pour connoître, & que l'Ame n'en a point d'elle-même, elle ne se connoît point. On dit bien que c'est un esprit, mais alors on me fait entendre un mot auquel il me semble qu'on n'attache aucune idée; & quand on dit que c'est une substance immatérielle, on dit ce qu'elle n'est pas, & nullement ce qu'elle est.

On ne peut donc tout au plus que deviner, dans une matiere aussi obscure & aussi éloignée de nos connoissances, & conjecturer que l'Ame ne soit peut-être autre chose, qu'une substance étendue & immatérielle; c'est-

à-dire, une portion de mon premier Element, que j'ai regardé comme l'Ame de l'Univers; & que cette portion ait reçu de Dieu la faculté de sentir, de s'apercevoir & de penser, d'autant plus qu'il nous est presque aussi difficile, de concevoir quelque Etre réel, entièrement privé de toute sorte d'étendue, que d'en concevoir un qui n'ait absolument aucune espèce de durée. Et certes, qui pourra démontrer que Dieu, cet Etre-Infini, Eternel & Tout-puissant, ne puisse donner à une telle portion, s'il veut, la faculté de sentir & de penser? Je conviens volontiers qu'on ne sçauroit concevoir comment elle peut penser; mais peut-on concevoir comment quelque autre substance peut penser? Chacun est convaincu par sa propre expérience, qu'il y a en lui une Ame qui pense; mais qui dira ce qu'elle est en elle-même, & comment elle pense; c'est-à-dire, comment se fait l'action de penser, ce qui est un mystère impénétrable? Penser & être étendu sont deux attributs tout différens; mais s'ensuit-il de là, que les sujets dans lesquels ces attributs existent, sont différens?

Les Ames des animaux pourroient donc être des parties détachées de cette grande Ame du Monde, & y retourner dans la suite pour en être comme absorbées. Et certes, si nous ne participions pas tous à la même intelligence, comment un nombre infini de Créatures intelligentes pourroient-elles avoir les mêmes idées, & convenir de la même vérité? Un Maître ne pourroit enseigner ses Disciples, s'il ne trouvoit dans leurs esprits les mêmes veritez qui sont dans le sien.

Si quelqu'un me demandoit ce que c'est qu'un Etre étendu & immatériel, dont j'avoué que je n'ai aucune idée; je serois prêt à le lui dire, quand il m'auroit dit ce que c'est qu'un Etre spirituel ou immatériel & non étendu, dont on peut encore bien moins avoir quelque idée. Et certes, par quelle démonstration pourroit-on me faire voir, qu'il n'y ait point d'Etre étendu & réel que les Corps?

De plus, nous allons au delà de nos idées, lorsque nous assurons ce que c'est que Dieu. Nous sçavons avec une certitude, qui égale celle des démonstrations Mathématiques, qu'il existe, & qu'il est Infini, Eternel & Tout-puissant; mais c'est tout ce qu'on en peut sçavoir, à cause du suprême degré de sa perfection, que l'esprit humain ne peut renfermer dans une idée qui lui soit proportionnée.

Ceux donc qui assurent avec les Stoïciens & autres Philosophes de l'Antiquité, que l'Univers est Dieu lui-même, parce que l'Univers est infini, sont aussi peu fondez & n'ont pas plus de raison, que ceux qui soutiennent le contraire ou quelque autre chose.

Je conviens volontiers que l'Univers est infini, parce que s'il étoit fini, il seroit borné par le néant, ce qui est impossible, absurde & contradictoire, ou par quelque chose, & que cette chose appartiendrait toujours à l'Univers; mais je ne vois pas qu'on puisse soutenir pour cela avec eux, que l'Univers est Dieu lui-même, & avancer avec Seneque, que le tout dans lequel nous sommes contenus, est unique & est Dieu. Voulez-vous l'appeler le Monde, dit-il, vous ne vous tromperez point; car il est tout ce que vous voyez, tout renfermé dans ses parties, & se soutenant par sa puissance.

Ils auront beau dire, que ce qui est infini comprend tout en soi, en sorte qu'on n'en peut nier ou separer aucune chose; & qu'ainsi ce qui est infini est Unique, Eternel, & par conséquent Tout-puissant & Auteur de toutes choses. Cela ne contente pas encore.

Il vaut donc mieux, comme je l'ai dit ailleurs, baisser la tête, se captiver & adorer la Divinité & l'admirer dans ses Ouvrages, que de vouloir pénétrer ce qui est impénétrable.

Enfin, quand nous assurons qu'il y a des Anges, des Demons, des Spectres & mille autres choses semblables, nous n'allons pas seulement au delà de nos idées; mais aussi nous assurons qu'il y a des choses dont il est impos-

fible de connoître l'existence par la raison ; c'est-à-dire , par cette révélation naturelle , par où Dieu communique aux Hommes , la portion de la vérité qu'il a mise à la portée de leurs facultez naturelles.

Nous avons donc des idées claires & distinctes de l'existence de plusieurs Etres , sans avoir des idées de ces Etres , & sans en connoître l'Essence.

Une troisième source de nos erreurs , & la plus abondante , est le commerce reciproque des Hommes ; car c'est de là que nous viennent la plupart de nos connoissances , tant vrayes que fausses ; & sans ce commerce , nous ne penserions qu'autant que nous nous y trouverions indispensablement obligez par les objets extérieurs , pour nôtre conservation & pour celle de nôtre espece.

Une quatrième source de nos erreurs , est la trop grande veneration que nous avons d'ordinaire pour l'Antiquité ; car nous admettons sans difficulté mille opinions , qui ne se soutiennent que par le préjugé favorable d'une longue possession , & que nous traiterions de bizarres , d'absurdes & d'impertinentes , si elles ne venoient que de naître. Elles devroient déchoir de leur credit & devenir plus douteuses par leur ancienneté , & c'est uniquement par là qu'elles deviennent recommandables & acquierent tous les droits de la vérité. L'Antiquité est leur unique passeport , & elles se trouvent entièrement en sûreté derrière ce rempart.

ART. XXIV.
Qu'il est d'une
très-grande im-
portance de ne ja-
mais rien placer
dans l'esprit d'un
Enfant , que ce
qui est vrai , no-
ble & relevé.

De quelle importance n'est-il donc pas , de ne placer jamais rien dans l'esprit d'un Enfant , de ne rien écrire dans sa memoire , que ce qui est vrai , noble & relevé , du moins autant qu'on le peut ; car lorsque les mensonges & les fausses idées , qui croissent assez d'elles-mêmes sans qu'on les seme , se sont une fois emparées de son esprit , elles y jettent de si profondes racines , qu'on ne sauroit jamais les déraciner , & qu'elles y demeurent toute sa vie. Ainsi , il arrive qu'il ne peut presque jamais

dans

DISCOURS VI. 151
dans la suite distinguer la verité du mensonge, & que bien souvent même la verité se présente à lui comme un mensonge, & le mensonge au contraire sous le masque de la verité.

Bien loin donc de remplir l'esprit d'un Enfant de mille chimères, d'y peindre de fausses idées de toutes choses, & de se jouer ainsi de sa foiblesse naturelle; il faut travailler de bonne heure à y planter des veritez, afin qu'il puisse par leur moyen dans le reste de sa vie, écarter les tenebres du mensonge, & rejeter tout ce qui ne s'accordera pas aux veritez, dont son Ame aura été heureusement éclairée. Car c'est le propre des bonnes choses de fortifier l'esprit en l'éclairant, au lieu que les choses mauvaises & fabuleuses l'affoiblissent, & ajoutent des tenebres à l'ignorance naturelle. Et certes, quand on n'a pas fait provision de bonnes idées pendant la jeunesse, l'on ne sçauroit presque jamais faire rien qui vaille dans tout le reste de la vie, & l'on en est aussi peu capable, qu'un Architecte qui n'auroit jamais fait qu'un amas de mauvais matériaux, le feroit d'en faire un bon bâtiment.

Voyons maintenant de quelle maniere les hommes se sont pris pour s'entre-communiquer leurs idées, & se lier par là en quelque façon les uns aux autres, afin de se rendre des services mutuels dont ils ne sçauroient presque se passer. Dès qu'ils se sont apperçus de la nécessité de cette liaison, ils se sont avisez par une espece de convention tacite, d'attacher à leurs idées quelques signes, & d'en limiter tellement la signification, que celui qui ne les applique pas aux mêmes idées s'exprime improprement: Et comme les sons articulez qu'on appelle paroles, & qui ne seroient que de vains sons s'ils n'étoient pas attachez aux idées, qui sont aussi bien dans l'esprit de celui qui parle, que dans l'esprit de celui qui écoute, se sont assez naturellement présentés à eux, comme les plus commodes, ils se sont peu à peu

ART. XXV.
Comment les Hommes se sont pris pour s'entre-communiquer leurs idées.

152 SUITE DES CONJECTURES PHYSIQUES.
 peu déterminez à s'en servir préféablement à tous autres.

ART. XXVI.
 Comment se
 sont formées les
 Langues différen-
 tes, & ce qu'ils
 ont observé pour
 la commodité du
 Langage.

C'est de cette manière que se sont formées les Langues différentes. La nécessité en a été la première inventrice, & l'industrie a dans la suite cultivé la grossièreté des premiers besoins. Ainsi, comme ils ont trouvé trop d'embarras, de s'entre-communiquer leurs pensées par des signes attachez aux idées simples & particulières, & que le nombre des mots qu'il auroit fallu attacher à ces idées, auroit été trop grand pour être conservé dans la mémoire; ils ont peu à peu, pour éviter de longues périphrases, pour abréger leurs discours, & gagner du temps, combiné diverses idées simples, qu'ils ont par une espèce d'addition, réunies comme en une seule, à laquelle ils ont attaché un mot qu'ils ont substitué, à la place de tous ceux de ces idées simples. Joignant, par exemple, l'idée d'un corps avec celles de couleur jaunâtre, de pesanteur excessive, de malléabilité, de ductilité, de fusibilité, &c.; ils ont réuni toutes ces idées simples en une seule, & y ont attaché le mot d'*Or*. C'est ainsi, que joignant l'idée de l'Etre avec celles d'une certaine figure extérieure, d'une puissance de se mouvoir, de penser, &c.; ils ont réuni toutes ces idées simples en une seule, & y ont attaché le mot d'*Homme*.

Les mots de *justice*, d'*abondance*, d'*équité*, de *conséquence* & une infinité d'autres de cette nature, qui marquent des idées composées de plusieurs idées simples, séparées & indépendantes les unes des autres, ont été attachées à ces combinaisons d'idées, parce qu'ils ont eu occasion d'en parler souvent & de s'en entretenir ensemble. Ainsi, ils n'ont pas seulement inventé des mots pour s'exprimer; mais aussi ils ont eu soin de la brièveté; c'est-à-dire, de marquer par un son court un grand nombre de choses particulières, ce qui est une des plus gran-

grandes commoditez du Langage, & sans quoi même le Langage seroit une chose impraticable.

Mais, comme il arrive très-souvent que ceux qui parlent & ceux qui écoutent, ne réunissent pas les mêmes idées simples, quoi-qu'ils y attachent le même mot; ce-
la cause d'ordinaire beaucoup de confusion dans le Discours. Ainsi, celui qui écoute est obligé bien souvent de demander à celui qui parle, ce qu'il entend par certains mots dont il se sert, & d'en exiger une définition; c'est-à-dire, de l'obliger à faire une énumération de toutes les idées simples dont il forme les idées composées, auxquelles il attache ces mots.

Or, comme celui qui parle ne peut faire en ce cas autre chose que représenter, & exposer, pour ainsi dire, aux yeux de celui qui écoute, la vraie signification de ces mots par d'autres qui ne sont pas synonymes; il est évident que les mots qui expriment des idées simples ne peuvent être définis, & que tout au plus on ne sçauroit faire autre chose, que de substituer un mot synonyme à la place de celui qui exprime quelque idée simple. Et certes, on se tueroit de vouloir chercher des argumens & des preuves, pour faire avoir à quelqu'un des idées simples, qu'il ne peut avoir que par les sens, & qui sont toujours vraies sans que l'Ame s'y trompe jamais; par exemple, de faire avoir à un aveugle de naissance les idées des couleurs; à un sourd de naissance les idées des sons, &c. Ceux qui veulent savoir ce que c'est que le mouvement, n'ont qu'à ouvrir les yeux, & se servir du sens de l'attouchement pour en être pleinement instruits, & il n'y a pas même d'autres moyens pour cela.

Les idées simples sont donc toutes vraies, & l'ame ne s'y trompe point; mais les idées composées, dont nous sommes nous-mêmes les Auteurs, sont très-souvent fausses.

Je viens de parler ici seulement des hommes; mais il ne faut pas en exclure tout-à-fait les Bêtes, qui parlent & s'entre-communiquent, selon toutes les apparences,

ART. XXVII.

Ce que c'est que la définition, & pourquoi les mots d'idées simples ne peuvent être définis.

ART. XXVIII.

Que les Bêtes parlent, &c.

leurs pensées comme les hommes, quoi-que bien moins parfaitement, n'ayant sans doute que très-peu d'idées composées, puisque leurs connoissances ne vont gueres plus loin, qu'à ce qui leur est absolument nécessaire, pour leur conservation & pour celle de leur espece.

ART. XXIX.
Qu'il y a des
définitions de
mots & des dé-
finitions de choses,
& en quoi elles
consistent.

Il ne sera pas hors de propos de remarquer ici, qu'il y a des définitions de mots & des définitions de choses. Les premières sont arbitraires, & très-utilement employées par ceux qui voulant enseigner quelque Science, se trouvent obligés de se servir de mots qui ne sont pas encore tout-à-fait établis par l'usage, pourvu qu'ils les attachent toujours aux mêmes idées. Les autres, où l'usage a déjà entièrement établi les mots que l'on définit, peuvent être contestées, comme, par exemple, celle du mot d'Homme, que c'est un animal raisonnable; car si les Bêtes raisonnent, dont on ne sçauroit presque douter, quoi-qu'infiniment moins que l'Homme; cette définition n'est pas bonne, puisqu'elle doit être propre au défini, comme disent les Logiciens; c'est-à-dire, qu'elle ne doit convenir qu'au défini, ce qu'elle ne feroit point du tout en ce cas.

On pourroit faire un dénombrement si exact de toutes les idées simples, qui entrent dans la formation d'une idée composée, & désigner ainsi si nettement cette idée, que ce dénombrement seroit tout à la fois une définition du mot & de la chose.

ART. XXX.
Qu'une défini-
tion doit selon
les Logiciens être
composée du gen-
re & de la diffé-
rence.

Les Logiciens nous disent qu'une définition doit être composée du genre & de la différence, ce qui peut être vrai quand on est d'accord, quelles sont les idées simples qu'il faut réunir & attacher au mot qui exprime le genre. Lors, par exemple, que je dis que l'Homme est un animal raisonnable, celui qui m'écoute a besoin de connoître, quelles sont les idées simples que je réunis & que j'attache au mot d'animal, sans quoi ma définition est imparfaite & ne lui sert de rien, &c.

ART. XXXI.
Que tout ce
qu'on dit être ge-

Comme nous réunissons par une espece d'addition plusieurs idées simples en une seule, qui en est comme la som-

somme & le produit, nous retranchons de ces idées, par une espece de subtraction, les circonstances du temps & du lieu, & tout ce qui les rendroit individuelles, & qui seroit inutile dans le Discours. Ainsi, ne retenant que ce qui leur est commun & en quoi elles conviennent par leur essence, nous les rendons de cette maniere generales, & capables de représenter également plusieurs idées individuelles; & cela afin de ne pas charger nôtre memoire d'une trop grande quantité d'idées & de mots, qu'il seroit impossible de retenir, & ce qui seroit le plus souvent très-inutile.

neral & universel,
n'est qu'une pro-
duction de nôtre
esprit pour sa pro-
pre commodité.

Par exemple, quand je dis que je me suis promené dans une allée d'Arbres, je satisfais au Discours, parce que celui qui m'écoute n'a que faire de sçavoir, si c'est une allée de Chênes ou de quelque autre espece d'Arbres, sous lesquels je me suis promené, & qu'aucune nécessité n'exige de l'expliquer, outre qu'il pourroit ignorer l'espece d'Arbres que je lui nommerois. Ainsi, je retranche de l'idée individuelle d'Arbres sous lesquels je me suis promené, tout ce qui pourroit la déterminer à quelque existence particuliere d'Arbres, ou plutôt je n'y prens pas garde moi-même, puisque je n'en ai que faire, ayant seulement attention à l'ombre de ces Arbres, ou à la promenade que j'y fais. Mais, si je proposois à quelqu'un de lui vendre des Arbres, mon Discours seroit imparfait, si je lui en parlois en des termes generaux, & sans déterminer quelle espece d'Arbres j'ai à vendre. De même quand je dis, que j'ai reçu un coup de pied d'un Cheval, il n'est nullement nécessaire d'expliquer de quelle espece de Cheval je l'ai reçu, parce que je n'ai alors attention qu'à la blessure.

Cela est aisé de voir, & qu'ainsi tout ce qu'on dit être general & universel, n'est qu'une production de nôtre esprit pour sa propre commodité, & que l'universalité ou la nature generale, sur laquelle on a proposé tant de questions inutiles, & publié tant de vaines subtilitez,

n'appartient pas aux choses mêmes, qui sont toujours particulières dans leur existence.

De cette manière considérant, par exemple, un Chinois & un Negre, qui diffèrent peut-être autant l'un de l'autre, qu'un Chien de Bologne diffère d'un Chien de chasse, & écartant de l'idée que j'ai de ces deux Hommes, tout ce qui est particulier à chacun d'eux, je ne retiens que ce qui est commun à eux deux, pour en former l'idée générale de l'Homme; dont je puis encore retrancher ce qui les distingue du reste des animaux, & ne retenant que ce qui est commun à eux, en former une idée encore plus générale, qui est celle de l'animal, &c.

J'ai l'idée du blanc, du rouge, du jaune, du bleu, &c., & comme dans chacune de ces couleurs, les rayons de lumière frappent l'organe de la vue d'une façon différente, en y venant avec plus ou moins de vitesse, je retranche ces circonstances, & ne faisant attention qu'à l'idée que j'ai de frapper ma vue, j'en forme une idée générale, & j'y attache le mot de couleur.

ART. XXXII.
Que toute idée
générale est en
quelque façon
confuse.

On peut remarquer ici, que toute idée générale est en quelque façon confuse; car si quelqu'un qui a, par exemple, l'idée d'un Chien de chasse, appartenant à une certaine personne, &c., ce qui est une chose singulière & individuelle, dont on peut seulement avoir une idée distincte & précise, me parle d'un animal, je repasse d'abord dans mon esprit plusieurs sortes d'animaux, & je me les représente, s'il ne me dit pas aussi-tôt qu'il veut entendre parler d'un Chien; comme je me représenterois plusieurs sortes de Chiens, s'il n'y ajoutoit pas que c'est d'un Chien de chasse qu'il veut entendre parler; & comme je me représenterois encore plusieurs Chiens de chasse, s'il n'y ajoutoit pas encore que c'est d'un Chien de chasse, appartenant à un tel que je connois, &c. qu'il veut entendre parler.